

Histoire sans bon sens

Madagascar Skin de Chris Newby

Gérard Grugeau

Numéro 86, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1997). Compte rendu de [Histoire sans bon sens / *Madagascar Skin* de Chris Newby]. *24 images*, (86), 56–56.

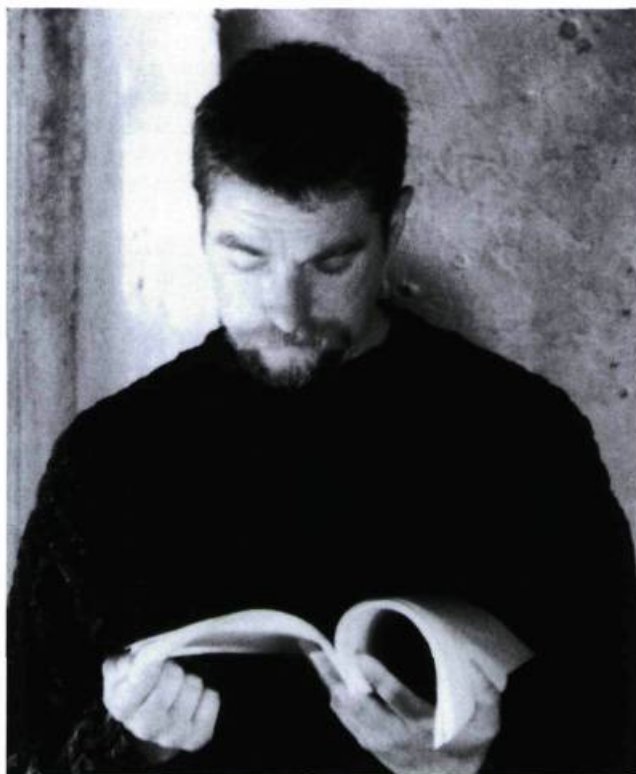
HISTOIRE SANS BON SENS

PAR GÉRARD GRUGEAU

VU AU FESTIVAL IMAGE & NATION GAIE ET LESBIENNE

Le festival Image & Nation de Montréal interroge depuis maintenant neuf ans l'identité sexuelle gaie et lesbienne dans tous ses états. Cette année encore, ce questionnement se faisait au gré de multiples œuvres qui s'efforcent d'investir de nouveaux champs narratifs à partir du particularisme sexuel, tout en affirmant la visibilité d'une communauté plurielle, travaillée par ses propres préoccupations. Parmi des fictions parfois réussies et attachantes (*Stonewall* de Nigel Finch, *Trevor* de Peggy Rajski, *Tick, Tick, Tick...* de Paul Smith), souvent inabouties (*Hustler White* du Torontois Bruce La Bruce, *Parade* de Brad Fraser et Daniel McIvor, *Skin and Bone* d'Everett Lewis), se détachait particulièrement *Madagascar Skin* du Britannique Chris Newby, un long métrage inclassable qui, par ses réelles qualités plastiques et son sens aigu de l'incongruité, traite de l'identité sexuelle sans oublier de mettre aussi le cinéma à l'épreuve.

Au cœur du propos de *Madagascar Skin*: l'exclusion. Un jeune homosexuel affublé d'une tache de vin ayant la forme de l'île de Madagascar vit constamment le rejet dans le regard des autres. Fuyant le monde, il rencontre dans d'étranges circonstances (enterré sous un seau, sur une plage déserte) un homme plus âgé avec qui il vivra une relation teintée d'ambiguïté, jusqu'à ce que les barrières tombent entre les deux individus. Raconter de façon linéaire et logique l'improbable *Madagascar Skin* ne peut être que réducteur, tant l'originalité du film tient dans les circonv-



Le réalisateur Chris Newby.

lutions fantasmées de son récit et le délire visuel de son traitement. Aucun souci de réalisme ici. S'il fallait rattacher l'esthétique souvent kitsch et surréaliste de cette œuvre fantaisiste à un courant artistique ou littéraire quelconque, ce serait peut-être du côté de la tradition britannique des histoires «sans sens» à la Edward Lear ou Lewis Carroll qu'il faudrait regarder. *Madagascar Skin* se présente comme une fable allégorique qui invite à la traversée du miroir (ici, un mur recouvert de plusieurs couches de tapisserie). Excentrique, hétéroclite, rejetant «l'univocité du sens» et les rapports de causalité, la fable cultive la juxtaposition des disparates, l'illustration libératrice des obsessions (sexualité et nourriture, notamment) pour célébrer selon Deleuze «les noces du langage et de l'inconscient». Mettant en scène un bestiaire plus ou moins terrifiant

(poissons morts, rats, insectes), des décors et des objets incongrus (une voiture recouverte d'algues après un violent orage en guise de refuge foetal et régressif, une maison comme lieu de révélation de la psyché et des transformations intérieures), le récit déploie sa fantaisie débridée et son exubérance grotesque jusqu'aux frontières de l'onirisme (imagerie «gay» à la Derek Jarman). Derrière le ludisme des situations perce en oblique la terreur secrète d'une sexualité infantile en quête de réelle maturité. Le non-sens comme vision du monde ne serait-il pas après tout une forme de fuite (un prétexte?) pour échapper au tragique de l'inhumanité que chacun porte en soi?

Tout inventif qu'il soit, le film de Chris Newby n'est cependant pas sans défauts. Dans le dernier tiers du récit, l'excentricité se fait laborieuse. Le parti pris un peu trop systématique du bizarre et l'accumulation des symboles à interprétation psychanaly-

tique opacifient à outrance le rapport aux personnages, écrasés à la longue par l'artificialité des situations. Porté par la puissance de suggestion de son univers, un humour insolite et une inventivité formelle qui, sans échapper totalement à l'afféterie, n'en demeure pas moins prégnante et surprenante, *Madagascar Skin* ne manquera pas toutefois de séduire les amateurs de «limericks», ces poèmes sans sens illustrés, qui représentaient pour des auteurs comme Huxley ou Orwell, «une réconfortante affirmation des droits de la liberté dans un monde figé et opprimant». ■

MADAGASCAR SKIN

Grande-Bretagne 1995. Ré. et scé.: Chris Newby. Ph.: Oliver Curtis. Mont.: Chris Newby et Annabel Ware. Int.: John Hannah, Bernard Hill. 93 minutes. Couleur.